

Recherches sociographiques



Marie-Charlotte DE KONINCK (dir.), *Territoires. Le Québec : habitat, ressources et imaginaire*, Québec, MultiMondes et Musée de la civilisation, 2007, 156 p.

Jeanne Valois

Volume 50, numéro 2, mai-août 2009

Le pouvoir médical

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038050ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038050ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valois, J. (2009). Compte rendu de [Marie-Charlotte DE KONINCK (dir.), *Territoires. Le Québec : habitat, ressources et imaginaire*, Québec, MultiMondes et Musée de la civilisation, 2007, 156 p.] *Recherches sociographiques*, 50(2), 391-393. <https://doi.org/10.7202/038050ar>

Ce livre est aussi l'écho d'un autre livre du même auteur, un « roman-enquête » (p. 7) publié 25 ans plus tôt : *L'oiseau-chat* (Éditions La Presse, 1983), à propos duquel il présente des éléments de comparaison résumés ainsi : « Et j'ai été étonné par le ton de ces contributions, en général beaucoup plus optimistes que celles de 1982. Le Québec a changé » (p. 9). Et de cette autre façon : « Cependant, ces commentaires pessimistes sont nettement moins fréquents et désespérés que les expressions de souffrance et de dépression collectives qui dominaient dans mon enquête d'il y a vingt-cinq ans » (p. 157). Il faut donc croire, comme le fait Hervé Fischer, que les années qui ont suivi le référendum de 1980 ont été plus nettement des années de l'oiseau-chat, symbole de l'ambivalence de « l'identité québécoise imaginaire » qui se partage « de façon contradictoire entre les identifications dominantes au chat (symbole de repli sur soi) et à l'oiseau (libre et missionnaire) » (p. 7). Le livre affirme que l'ambivalence était moins grande en 2007, ce qui est pour son auteur un motif d'espérance... que l'indépendance se réalisera.

François DEMERS

*Département d'information et de communication,
Université Laval.
francois.demers@com.ulaval.ca*

Marie-Charlotte DE KONINCK (dir.), *Territoires. Le Québec : habitat, ressources et imaginaire*, Québec, MultiMondes et Musée de la civilisation, 2007, 156 p.

Territoires. Le Québec : habitat, ressources et imaginaire est la publication qui accompagne l'exposition permanente du Musée de la civilisation qui a ouvert ses portes le 19 septembre 2007. Cet ouvrage est avant tout un livre d'images destiné aux visiteurs et au public en général : il contient près de 200 magnifiques illustrations, dont 126 en couleurs, certaines pleine page. Marie-Charlotte De Koninck parle avec raison de l'« éloquence de l'iconographie » : le résultat extraordinaire d'un travail exhaustif de ratissage accompli par Manon Pouliot. Les textes sont signés par des universitaires chevronnés, mais si la problématique territoire / identité vous est familière, la plupart sont des déjà lus. Pour les besoins de la publication, le territoire est défini comme « l'espace de l'homme » (p. 12) qu'on a bien pris soin d'enfermer à l'intérieur des frontières politiques actuelles du Québec. Or, il est question de géographie humaine – des traces du passé toujours existantes, des lieux témoins d'une culture et des représentations qu'on en a faites – une discipline qui en fait transcende toute frontière politique.

Certains articles sont essentiellement des catégorisations, tel est le cas pour celui sur la toponymie qui prend en compte le paysage, la faune et la flore, la mythologie amérindienne, le passé et la diversité culturelle. Le chapitre sur le cinéma adopte une perspective à partir du temps et de l'espace : plus on avance dans le temps, plus l'espace se rétrécit. Les premiers créateurs avaient une vision continentale et, à partir des années

1960, celle-ci est essentiellement centrée sur le Québec, ses régions et ses villes et, depuis peu, sur un Québec « multiphone » dorénavant habité par plusieurs mondes.

Le fleuve Saint-Laurent et ses affluents, les villes et villages bâtis pratiquement en continu sur les rives de ces nombreux cours d'eau, les immensités peu peuplées et les ressources naturelles dispersées forment l'ossature qui permet aux diverses collectivités de délimiter leur propre territoire, leur « pays », le lieu où l'on vit et où l'on se sent bien. Les actions portées sur ce territoire sont multiples : on le parcourt, l'admire, l'écrit, le chante, le cartographie, le représente, et on en exploite toutes les ressources quelles qu'elles soient.

Deux articles méritent d'être commentés plus longuement. Le premier concerne le concept de paysage que l'on trouve de plus en plus associé à celui de territoire. Autrefois, le mot même de paysage sous-entendait le magnifique et le grandiose, mais pas aujourd'hui. Le texte de Philippe Poullaouec-Gonidec (p. 19-23) est particulièrement stimulant. L'auteur y parle de « relation affective », de « valorisation », mais aussi d'« instabilité » parce que « soumis [...] à des transformations excessives du territoire » dues à l'hypermodernité de notre société fortement urbanisée. Montréal, là où vit la moitié de la population du Québec, lui sert d'exemple. Adopter un format binaire – beauté/laideur ou propreté/saleté – pour débattre de l'enjeu montréalais lui semble simpliste. Selon Poullaouec-Gonidec, il s'agit plutôt d'une question identitaire, de milieu de vie, d'appartenance : environnement hétérogène, intéressant composé de figures hybrides dans le « ventre » de Montréal et dans ses banlieues. Il est impitoyable au sujet du paysage périurbain à la merci de promoteurs immobiliers qui ont réussi à créer des non-lieux, un entre-deux qui n'est ni ville ni campagne et qui, parfois, ressemble à des décors de théâtre ou de cinéma.

Le second article se distingue non seulement par le fond, mais aussi par la forme. Il s'agit d'« Un territoire à l'image des sociétés qui ont fait le Québec » de Serge Courville (p. 37-45). Dans ce texte, il est fidèle à lui-même : non seulement raconte-t-il, mais encore explique-t-il de façon claire et sans fioritures. Un excellent exemple d'un travail universitaire à la portée de tous ! Pour en expliquer la diversité, Courville organise le territoire québécois en strates qui tantôt se côtoient, tantôt se superposent. Ces strates correspondent aux sociétés qui ont façonné les Québécois d'aujourd'hui. Même si peu de traces de l'occupation amérindienne d'antan persistent, ces populations nous ont inculqué coûte que coûte le respect de la nature. À l'époque préindustrielle, « les organisations humaines correspondent aux découpages du milieu physique » : deux territoires – les seigneuries divisées en censives et les cantons –, deux sous-régions – Québec, centre administratif, et Montréal, tête de pont vers l'Ouest – et deux milieux de vie – la ville et la campagne (p. 39). L'occupation de l'espace se transforme radicalement à partir du milieu du XIX^e siècle. Le gouvernement abolit les seigneuries et les remplace par des municipalités, alors que naissent les commissions scolaires. Les réseaux routiers et ferroviaires se développent rapidement, donnant accès aux importantes ressources forestières et minières de l'arrière-pays. Les hameaux et villages se multiplient. Dans le contexte d'une démographie décroissante et du développement accéléré du secteur

tertiaire des années 1960, la population délaisse les plateaux et se dirige vers les villes centrales et régionales les plus importantes. Courville conclut en ouvrant sur les questions du vieillissement de la population, de la mondialisation des marchés, de la surconsommation de l'espace qui, selon lui, marquent, encore une fois, la fin d'une époque. « Quelles que soient les solutions que [le Québec] retiendra [...] elles marqueront le territoire. [Puisque celui-ci] est une construction sociale, un regard que la société pose sur son devenir, avec les connaissances, les idées et les représentations de son époque » (p. 45).

Jeanne VALOIS

CEFAN,
Faculté des lettres,
Université Laval.
jeanne.valois@fl.ulaval.ca

Yves LEVER, *Anastasia ou la censure du cinéma au Québec*, Québec, Septentrion, 2008, 323 p.

Certains auteurs travaillent un projet de manuscrit durant toute une vie, ajoutant au fil des lectures et à petites doses un paragraphe ou quelques phrases découlant d'une observation faite au détour d'une autre recherche, ou résultant d'un heureux hasard. Par la richesse de sa documentation et la multiplicité des exemples patiemment réunis, *Anastasia ou la censure du cinéma au Québec* fait partie de ces livres trop rares, rédigés minutieusement, patiemment, qui regorgent de trouvailles et de documents inédits, voire inespérés. Aujourd'hui retraité de l'enseignement mais d'autant plus prolifique, Yves Lever a consacré toute sa carrière (en plus de son mémoire de maîtrise et sa thèse de doctorat) à ses recherches interdisciplinaires – toujours rigoureuses – consacrées à l'histoire du cinéma québécois. Plusieurs de ses ouvrages sont considérés comme des jalons en études québécoises. Trois de ses livres sont parus en l'espace de deux années, si l'on inclut sa participation au *Dictionnaire de la censure au Québec, littérature et cinéma* (avec Pierre HÉBERT et Kenneth LANDRY, 2006) et la récente monographie consacrée au producteur montréalais J. A. DeSève, qui fut en outre le fondateur de Télé-Métropole (LEVER, 2008).

Situées à mi-chemin entre les sciences sociales et l'histoire, les recherches universitaires sur la censure cinématographique au Québec demeurent encore relativement embryonnaires (HÉBERT, LEVER et LANDRY, 2006). Même la notice sur le Québec de la très rigoureuse encyclopédie mondiale sur la censure dirigée par Derek Jones, *Censorship : A World Encyclopedia* (2001), ne traite pas du cinéma au Québec mais uniquement de littérature et de quelques journaux canadiens (DOV ABRAHASON et HÉBERT, dans JONES, 2001). Or, comme tous les pays durant la même période, le Québec a été un lieu propice pour le contrôle étatique des images et des contenus des films de toutes provenances. L'ouvrage examine deux types de cas : d'une part, des films venus de l'étranger ayant été